

*Très beau texte de « Mémoires »  
La photo a été ajoutée par nous.*

## **IDEES**

### **Libération 1945**

Des mois intenses ont rempli les années 1943 et le début de 1944.

A partir de la Libération, la sensation du danger, le sentiment du risque ont changé pour moi... La peur m'avait toujours accompagnée, un trac comme le décrivent les acteurs, mais aggravé de nausées, avec le cœur comme dans un ascenseur qui plonge trop vite, le souffle cherchant un indécélable oxygène psychique, cette peur aux paumes moites bizarrement me quittait au moment précis de l'action - dépôt du paquet dangereux, tirage, sur une ronéo publique, de documents clandestins puis leur distribution juste avant ou juste après le couvre-feu, pose (c'était exceptionnel) à un endroit précis d'un petit objet emmaillotté de journaux allemands et qui allait exploser, départ « rapide mais désinvolte » (comme si on s'étudiait au miroir dans ces moments-là, ils se prenaient pour quoi, les donneurs d'ordre, pour des metteurs en scène ?) etc... Cette peur avait disparu. D'ailleurs, la peur vous paralyse avant et après... « pendant » se produit un miracle de la tension nerveuse, habituel aux « bêtes de scène », acteurs et politiciens - les misères les mieux constatées du corps disparaissent le temps d'agir (ou de parler) pour se venger, après, plus fort.

Risquer requiert une extrême acuité de tous les sens. Le risque a pour symbole le funambule, sans filet en-dessous. On est parfaitement tendu, rien ne peut se glisser entre les gestes et vous. On ne se voit pas agir. On a juste conscience du coin de rue, du buisson d'où peut jaillir le danger. Après la fuite, parfois on jouit d'un intervalle assez long avant de payer le contrecoup.

J'appris qu'il est moins dur de vivre un danger que de l'avoir vécu... Insomnies, douleurs sans cause décelable, mal-être, sont le péage exigé par le corps. Pour le psychisme, les tarifs s'échelonnent entre « dépression » et « surexcitation », parfois en alternance. A présent, je n'avais plus peur de rien. Pourtant, des camarades, engagés dans les Forces Françaises Libres, continuaient à se faire tuer dans la poche de Royan et ailleurs. Un journaliste avait sauté sur une mine, j'éprouvais une vague sensation de pouvoir « tout » me permettre sans que « rien » ne m'arrive. Entre la Libération et mon arrivée « aux Armées » j'avais appris trop d'assassinats irréparables : mon père, François Cuzin, Cavaillès, tant d'autres.

A cause de la fin de l'Occupation ? Sans doute. Mais au début de 1945, je me suis trouvée « correspondant de guerre » (et d'après-guerre, de « post-guerre » comme je disais) - en uniforme emprunté - dans des endroits exposés. J'avais l'impression que « rien » n'avait plus d'importance.

Ma vie devait être vouée à quelque chose qui dépassait le quotidien et les ambitions personnelles, sinon à quoi bon ? A la fois jamais l'instinct de vie - la résistance aux nuits sans sommeil, à la faim et même à mon ennemi éternel, le froid, n'avait été plus grande. Dépasser, se dépasser, s'enfuir dans quelque chose de plus grand. Je comprenais pourquoi, dans quel état on pouvait s'engager dans la Légion - ou dans une bande de hors-la-loi... On plongeait, on s'immergeait dans un groupe aux règles strictes qui vous racornissaient, vous et vos désirs, vous et vos libertés... Bien sûr que je n'aurais pas supporté longtemps ces contraintes.

Mais c'est ce que nous éprouvions, nous, les « survivants actifs », mâchoires crispées avec un demi-sourire collé dessus, une grimace du style « vaillance désinvolte ». Je n'avais jamais été plus prête pour l'utopie. J'étais atteinte de déréalisation au point de me croire désormais invulnérable.

D'avoir appris la mort de mon père, de savoir au plus profond de moi que j'étais désormais en première ligne me donnait une exaltation dont je ne me rendais pas compte. Seul l'excès pouvait, un moment, me satisfaire. L'idée de vengeance ? Je baignais dedans. Après le mot d'ordre - qu'on n'a plus beaucoup rappelé - « A chacun son Boche » - ce seront des pancartes en russe : « Ici commence la maudite Allemagne ».

Autour de moi en 1944-45 on justifiait tout par la nécessaire idée de vengeance. Mais elle ne me suffisait pas. Seul un total bouleversement, une révolution, avec ses désordres mais que tout soit possible, où vraiment on établisse des « valeurs » nouvelles, rigoureuses, aurait pu me contenter. De toute manière, toi et moi n'avions ni logis ni argent... quelques livres. Nous avions toujours froid, et aurions toujours pu manger « plus » ... Un inconfort plus grand ne nous aurait pas gênés. Du moins nous en étions convaincus.

Avant-guerre, je m'offrais le luxe de choisir mon parfum de savon chez Guerlain. A présent - la Libération n'avait rien changé à la pénurie, au rationnement, et beaucoup renchérit le marché noir. Acheter un morceau de savon non rationné exigeait de sacrifier une place de théâtre ou deux de cinéma. Or les parfumeurs étaient pleins de gens, je le savais, qui continuaient à acquérir leur savon sans ticket... C'était le symbole. Mon raisonnement puéril. Je pouvais tout partager, me priver de presque tout, à condition que ce soit « pour tous » ... Je me sentais prête pour la révolution.

Ce qui ne m'empêchait aucunement de traîner tous les soirs à Saint Germain-des-Prés - surtout les « jours sans » où tu restais à enseigner en province. M'étant - stupidement - domiciliée à Paris je n'avais pas droit, comme les « correspondants de guerre » étrangers mais aussi quelques Français, à l'hôtel Scribe. Parfois des copains m'y emmenaient, à la cantine - au restaurant, qui me semblait fabuleux - on m'a dit que sauf les sandwiches c'était très ordinaire : des rations américaines... Je n'avais pas plus les papilles que les pieds sur terre. D'abord le désir de voir la guerre de plus près me devenait une hantise.

Le général de Lattre me dira un jour : « Vous avez une impavidité nerveuse de félin » et moi, dont le Chat est depuis toujours le totem, je n'en étais pas peu fière !

Ce n'était pas du courage. C'était la sensation obsédante que la « vie d'avant » était à jamais terminée. Que malgré moi l'Histoire avait fait tourner « mon » histoire. Ils ont assassiné mon père. Qu'on ait assassiné par multiples millions ne changeait rien à cet arrachement, cette absence concrète. Ce n'était pas un souvenir constant, aigu... L'absence, la certitude de l'absence à jamais éclatait parfois en moi au moment le moins prévisible. Par exemple quand quelqu'un m'offrait une tasse de vrai café, cette fête. Lui t'apportait ton café - évidemment vrai - tous les matins... Parfois l'acte de tendresse se muait en dispute, en opposition, je déclarais qu'en ce cas on n'avait plus rien à se dire... C'étaient ces souvenirs-là, insupportables : j'avais commis une succession d'actes irréparables. Ça s'inscrivait à jamais dans mon corps, pas seulement dans la mémoire, ou alors tout, mes gestes, mon poids, mes goûts et dégoûts de nourriture, mes insomnies, c'était de la mémoire. Ça l'était mais en ce temps-là je ne le savais pas. Je constatais juste le rejet de « l'ancien moi » ...

On devait être des milliers à s'être dépouillés, écaillés de leur vie d'avant dans la chaux vive des heures traversées. Qui ne voulaient surtout pas en parler. Surtout ne pas s'en parler. Avaler... Faire disparaître. Ce qu'on avale ou bien se dissout ou s'en va mais en tout cas, sauf accident, on ne le retrouve pas intact. C'est ainsi que les blessés de la clandestinité et les écorchés de la déportation ont évité d'en parler sinon par allusions, ou entre eux. Ils voulaient devenir comme tout le monde ; ils se voulaient une « vie d'après » plus grande que nature, moins personnelle. Ils voulaient que leur vie soit impliquée dans l'humanité, ils se voulaient l'instrument de quelque chose de « grand », c'est-à-dire qui les dépasse. Le besoin de devenir autre. Pire peut-être ? Je ne sais pas : ce n'est pas d'abord à « changer la vie » pour tous que l'on pensait. Ou plutôt, c'était l'alibi, le bouclier. On voulait « se » transformer. Changer d'étalon de mesure, de valeurs, de ligne d'horizon...

Le surgissement du Parti à l'air libre m'offrait un cadre, une loi, une foi. M'offrait au nom de quoi agir. Je me sentais incapable de dire « Je » et ce « Nous » de rigueur, ce « Nous » rituel, ce « Nous autres » fut notre refuge. Le mot « camarade » en ce temps se prenait très au sérieux, au moins par ceux que je rencontrais. Les dangers courus - ensemble ou à distance mais pour les mêmes causes tissaient une parenté. Maxime (c'était son pseudo, l'autre nom je ne le sais plus), ancien de la guerre d'Espagne, chef des « Milices patriotiques » je me le rappelle ce soir de Paris, au « Vel d'Hiv » - il était arrivé à faire le voyage comme moi depuis Clermont-Ferrand, ce n'était pas aisé - pour entendre Thorez enfin revenu prononcer son premier grand discours d'après-guerre. Ce Vel d'Hiv où les

drapeaux - rouges et tricolores - frémissaient, étaient comme des oiseaux captifs - où les voix, atténuées, formaient quand même leur rumeur de marée par mer belle, et ce silence après les applaudissements fous, quand il eut pris la parole.

Et quand ce fut fini, que la foule acclamait, je voyais, j'entendais, je sentais - l'ayant pris à l'épaule, Maxime l'impavide qui sanglotait et répétait « et tout ça pour rien, et tout ça pour rien ». Il n'était plus commandant des Milices patriotiques, Maxime, elles étaient ces Milices, dissoutes. Nous savions que la Révolution n'aurait pas lieu... Et nous nous étions tous racontés - avant même d'avoir adhéré au Parti - que la résistance menait à la Révolution, « de la Résistance à la Révolution » c'était même le mot d'ordre du mouvement clandestin « bourgeois » (!) « Combat » ... et l'en-tête du journal quand il parut au grand jour<sup>1</sup>... « Tout de même, le Parti, le Parti, nous faire ça ! » disait Maxime, trapu, raviné, en s'essuyant les yeux, détourné de nous, honteux d'une faiblesse incompatible avec sa virilité. « Qu'il nous fasse ça, en ce moment ! »

Nous lui parlions « raison » : avec les Américains sur notre sol, c'était vraiment s'offrir au massacre. D'autant qu'Elle (l'Union soviétique, la patrie du socialisme), elle était exsangue, ligotée par des conventions, et que la guerre n'était même pas finie...

N'empêche, nous le savions, comme Maxime - que je retrouverai des années plus tard, tenant la cantine de l'Union des Syndicats à Saint-Etienne, avec des gars qui l'appelaient encore « Commandant » comme on donne un surnom affectueux... « Maintenant quand on me dit Commandant c'est comme quand on te dit Chat, c'est juste un jeu ».

Il m'a dit « Déjà l'Espagne et la manière quand même faut le dire dont les Russes nous ont lâchés ça m'avait secoué. Enfin à la guerre j'ai compris qu'ils ne pouvaient pas faire autrement encore que leur Pacte il m'a fallu du temps, je te le dis... Je ne leur ai pardonné que quand ils ont été dans la merde eux aussi. Mais là c'est plus les Russes, c'est nous. Tu sais les gens qui sont en haut faut pas croire où que ce soit ils ne sont pas comme nous autres, ils n'ont pas le même raisonnement ». Nous étions seuls dans la vaste cantine aux murs patinés, aux tables de bois blanc bien lavées où persistait comme dans toute cantine l'odeur de friture refroidie, de choux, de vinasse et de compote de pommes. Mais ces retrouvailles dataient des années cinquante. J'ai su plus tard que « Maxime était parti » autrement dit qu'ils l'avaient licencié...

La joyeuse bousculade de la Libération. Le Bien et le Mal changeaient de camp. Avec parfois une soudaine réticence.

Aujourd'hui je comprends mal mes réactions. Que l'on fusille - et dans les dernières semaines du maquis comme dans les premières semaines de la Libération, parfois sans jugement, des « ennemis actifs » - ne me donnait que des remords que je traitais de « sensiblerie petite-bourgeoise » ... « A côté de ce qu'il nous on fait ».

... Mais bizarrement je m'indignais, me révoltais d'une pulsion, née j'ignore comment, et soudain épidémique : on s'emparait des femmes qui avaient collaboré - de leur corps - avec l'occupant et on les tondait sur la place publique. Je me rappelle, place de Jaude à Clermont-Ferrand, une shampooineuse qui m'avait parfois lavé les cheveux, avec son visage tordu de douleur et ses cris d'égorgée ; on lui avait noué les mains dans le dos et comme on l'avait assise sur un tabouret, je voyais ses mains aux ongles rouge vif qui s'écorchaient les doigts. Un copain presque inconnu me dit « tu arrêtes de gémir comme un chien à la chaîne ? ». Je ne m'entendais pas gémir... je suis partie.

Nous avons été un certain nombre à nous sentir révoltés, révoltés... et à commettre une lâcheté passive. On disait entre nous, en petit groupe « à quoi ça sert ? » ou « on ne choisit pas les plus coupables » mais on ne se levait pas au milieu des meetings pour le clamer. A ma connaissance, aucun journaliste résistant surtout communiste n'aurait écrit « Halte ! Trouvez autre chose ! Qu'on les juge... mais pas ça ! »

A ce moment se place un épisode qui a été reconstitué, ou plutôt évoqué dans le film « Le chagrin et la pitié ». Celui de la coiffeuse qui avait dénoncé son mari. Le film ne dit pas - les témoins n'ont pas osé l'évoquer - que le motif sous-jacent de la dénonciation était une liaison lesbienne entre deux femmes. Desanti figurait, par le hasard du tirage au sort au jury de ce procès... (c'est drôle, le

réalisateur du film nous connaissait, nous fréquentait mais, ignorant cet épisode, n'avait pas interrogé ce témoin actif à sa portée). La dénonciation n'avait rien d'une prise de position politique : deux coiffeuses entretenaient une liaison lesbienne que le mari avait découverte et il les menaçait tantôt de les « abattre » tantôt de les livrer à la police... Alors elles avaient pris les devants. La condamnation fut lourde... mais sauf pour les morts, l'adoucissement de la peine intervint peu après la fin des tribunaux d'exception.

Ainsi les histoires de collaboration-dénonciation etc. prenaient parfois, souvent même, des racines dans la vie privée qui se trouvaient comme effacées par les actes publics...

Nous étions trop désorientés par les explosions ou les refus de comprendre populaires pour appliquer nos critères. Notre idéologie nouvelle nous rendait méfiants à l'égard de nos propres valeurs : nous étions des intellectuels petits-bourgeois, et le peuple, les « masses » avaient, ont, auront raison contre nous. Comment oser faire prévaloir notre jugement ? Nous avons mis du temps à comprendre que le Parti comportait une discipline stricte.

Ces premiers temps de la Libération restaient aussi confus qu'exaltants. Le « Front National » accueillait des chrétiens, des « sympathisants », des gens qui admiraient l'URSS et beaucoup de tièdes ou de demi-collabos qui se dédouanaient comme dans tous les changements brusques, en arborant une étiquette extrême. Pour nous, même ces recrues peu estimables démontraient notre force.

Il y eut un premier choc. Thorez, le secrétaire général du PCF revenu de Moscou où il avait - quelle gloire à nos yeux ! - passé la guerre, avait donné l'ordre aux « Milices patriotiques », ces gardiens volontaires de l'ordre antinazi, de rendre les armes. Je me rappelle des réunions qui ont suivi le grand meeting à Paris.

Nous entrions dans l'ère de la Reconstruction. « Retrouvons nos manches ». Le temps où un ami fort conservateur me disait « tout chef d'entreprise peut être reconnaissant à votre Parti et à la CGT qui mettent leurs salariés au travail ». Indignée je ne trouvais pas de réponse qui à la fois ne signifiait pas « c'est pour mieux vous manger mon enfant » - ce qui n'aurait pas été « dans la ligne » - et pourtant ne fût pas une approbation. Je trouvais plus reposant d'espacer les relations ; avec combien de dizaines d'amis de naguère n'avons-nous pas ainsi rompu silencieusement - ou parfois bruyamment - pour ne pas discuter ? J'avais besoin de me sentir entourée de la chaleur de ceux qui habitaient la bulle de notre espoir. On allait à des manifs, le béret bourré de papier journal pour amortir les coups des « valets du capitalisme », mais certains bloquaient quand même un coup de matraque et saignaient, comme on saigne de la moindre blessure au crâne et nous hurlions aux assassins...

Les camarades des « Milices patriotiques » se trouvaient rétrogradés : des héros frustrés de leur récompense, c'est-à-dire l'estime admirative des leurs. Quelle trahison envers leur idéal du Grand Soir qui allait poindre croyaient-ils, sitôt partis les G.I. ? Des hommes qui s'étaient battus depuis la guerre d'Espagne, en passant par la Résistance, sanglotaient. Certains ont refusé à haute voix, ont été blâmés ou exclus, ou sont partis. D'autres nous confiaient, un œil cligné et parlant du coin d'une lèvre « moi je les enterre au fond d'un jardin de famille (ou dans une forêt) et bien malin qui les trouvera. Il n'a pas pu vouloir dire ça Maurice ! C'est à cause des Amerlos, c'est pour les contrarier, mais il n'en pense pas moins ! »

Au fond de nous, nous le savions, cet ordre signifiait que nous renoncions à la Révolution. Que les G.I. et les Anglais avaient gagné, pas « nous » ...

On aurait pu tout comprendre car le partage de Yalta n'était pas secret, ou du moins ces secrets-là s'éventent vite. Mais nous ne voulions pas croire que l'URSS avait « vraiment » renoncé à transformer l'Occident. C'était pour nous - comme (nous disait-on à présent) l'avait été le Pacte germano-soviétique : une « ruse de guerre ». Nous remplissions sans cesse des formulaires, des « bio » - je crois qu'on les exigeait même des secrétaires de cellule, le premier grade des responsabilités de Parti. Ces « bio » comportaient des pièges qui nous amusaient encore en ce temps. « Qu'as-tu pensé du Pacte germano-soviétique ? » La bonne réponse était « j'ai fait confiance au Parti ». Mais je trouvais plus simple d'écrire « j'ai été très troublée » ce qui représentait un reflet très affadi de l'incompréhension et du dégoût qui nous avaient saisis en 1939... du désespoir aussi : sans l'URSS nous étions seuls en face des fascismes conjurés. En 1939 nous donnions raison à nos amis révolutionnaires antistaliniens : les procès de Moscou nous résonnaient encore aux oreilles - autour de mon père j'avais

entendu tant de détails qui me rendaient cette URSS mystérieuse - et qui m'attirait par son projet de « changer l'Homme » - épouvantable, répulsive. Oui en 1939 j'aimais l'idée de Révolution et je voyais en Staline un tyran. Et à présent ? Comment s'était effectuée la transmutation magique de Stalingrad qui avait atteint au moins la moitié des habitants des pays occupés ? Tous ne devenaient certes pas communistes, mais tous éprouvaient une sorte de reconnaissance venue des tripes « heureusement que les Russes étaient là... sinon jamais on ne s'en serait tirés » ... Bien sûr dès 1946 beaucoup parlaient du nouveau danger rouge et Churchill ne prêchait pas dans le désert et ce n'était pas seulement les politiciens de droite qui croyaient à la nécessité d'arrêter l'expansion du communisme. Mais déjà ces gens-là devenaient pour nous ou des pauvres mecs incapables de comprendre ou des ennemis. Dès fin 1948 notre vision virait au manichéisme : « Ou vous voulez la paix et alors unissons-nous, ou vous préférez la guerre à un imaginaire danger rouge et alors vous êtes complices de ceux qui ont déclenché le cataclysme ».

Et moi là-dedans ? Nous planions. Tout nous était nouveau. Les rites du Parti nous amusaient. Notre sens de l'humour n'était pas encore fané et nous attachions à ces coutumes, ces façons d'être, à ce savoir-vivre nouveau une importance relative. Je crois honnêtement que nous prenions très - beaucoup trop - au sérieux une mythique Classe ouvrière, mais que la religiosité des gens de l'appareil en fit très vite à nos yeux des « curés ». Certains sont devenus des camarades, d'autres des amis. Mais leur « esprit maison » qui masquait sous la lutte des classes leur servilité envers leurs supérieurs, leur adulation des membres du Bureau politique nous rappelait trop les usages de nos milieux pour nous paraître admissibles chez l'Homme Nouveau. Ma contradiction personnelle, c'est que j'aimais assez la figure du rebelle de Gaulle. Je devais aussi lutter contre mon admiration pour l'Angleterre. Par bonheur j'avais rencontré, parmi les correspondants de « post-guerre », un communiste britannique, excentrique à souhait, dont le père avait été gouverneur de la Banque d'Angleterre et qui était communiste. Une très platonique et durable amitié nous unit : il était légèrement obèse, sortait d'Eton et de Cambridge, avait été l'assistant d'Eisenstein à Hollywood, adorait le fromage, l'idée qu'il se faisait d'un ordre marxiste du monde - où l'Angleterre bien entendu jouerait le premier rôle... comme Marx l'avait souhaité. Il « adorait » les Russes mais de loin. Avait-il été, comme ses aînés de Cambridge, recruté par les Services soviétiques ? Je ne le crois pas ; il était trop voyant, trop excentrique, d'un communisme trop déclaré. A-t-il rendu service par des rapports ou des informations ? Je n'en sais rien. L'interdiction d'entrer en France qui le frappa de 1951, je crois, jusqu'aux années soixante m'a toujours paru inexplicable... Mais j'aurai loisir de parler de ce personnage, ce demi-obèse président de la Fédération Internationale du Tennis de Table, qui permit aux premiers Chinois de la Chine Populaire de venir jouer en Occident et réciproquement. Ce fut un personnage complexe qui eut une vieillesse sombre, pauvre et pénible dans une île anglaise.

Mais en 1945 nous n'en étions pas là. L'avenir était d'une totale virginité et notre passion de le connaître, notre curiosité, notre avidité était sans mélange. Je plaignais les gens qui se donnaient pour but de faire fortune, de conquérir une place, ou même un parchemin, ou une situation ou même la gloire... C'était tellement plus excitant de regarder le monde changer en se disant qu'on avait sauté dans le train qui avançait.

Le procès de Nuremberg, après celui des gardiens du camp de Bergen-Belsen, que j'ai suivis avec d'intenses moments de rébellion contre les lourdeurs des justices alliées. La grandeur de l'interminable spectacle de Nuremberg que les gens venaient contempler du monde entier me donnait le sentiment que la culpabilité - pourtant établie - des hommes et des femmes qui prenaient place là tous les matins se diluait. Je me souviens de mon indignation le jour où un journal américain publia une interview d'une gardienne particulièrement sadique d'un camp - une Allemande blonde bien saine - sous le titre : « L'Ange noir du camp de... » J'ai parlé au collègue qui roulait les mécaniques sous son uniforme constellé de badges et d'étoiles qui me répondit avec un dédain gentil « mais je fais mon métier ; chez nous c'est ce qu'ils aiment, *it's the human touch* ». Puis il fit allusion au format carte postale de nos quotidiens français (en fait 8 ou parfois 16 pages demi-format, faute de papier). Je compris d'un coup à quel point pour les Américains l'opinion européenne - surtout celle des pays occupés - comptait peu. Nous étions des assistés qu'ils étaient venus sauver de leurs propres lâchetés, et nous ne le comprenions même pas.

Le procès de Bergen-Belsen avait eu lieu dès 1945 à Lunebourg, il fut relativement rapide et ne déplaça pas les foules. Là j'ai entendu pour la première fois les déportés encore pris dans la vie - et les baraques provisoires - des « personnes déplacées » - annoncer leur identité « Juif ou Juive de Pologne ». Je me demandais comment on pouvait ne pas dire « Polonais » alors que ce pays détruit et d'un courage vital si exemplaire me semblait une patrie à proclamer. Je compris que personne parmi eux ne voulait rentrer en Pologne, que tous se considéraient comme les pionniers de cette Palestine en devenir, ce futur Etat. En France je ne connaissais pas les Sionistes ; la surprise en fut d'autant plus totale. Ainsi les déportés, les martyrs, les survivants ne voulaient pas tenter l'aventure de la Société nouvelle, l'aventure du siècle ? De toute manière, la Révolution ne pouvait pas ne pas advenir. J'en tirai deux décisions personnelles : 1° Inutile de passer l'agrégation puisque ça ne servirait à rien. Les dirigeants nous serinaient pourtant le mot d'ordre inverse : il « nous » faut le plus possible d'intellectuels pourvus des titres les plus élevés pour assurer le prestige du mouvement et démontrer que même selon les critères bourgeois nous étions Les Meilleurs. Ce qui précipita nombre de nos amis vers les concours - et leur servira beaucoup quand l'heure leur apparaîtra de prendre leurs distances.

Je baignais dans une candeur d'utopiste d'autant moins pardonnable que moi, moins pardonnable que les émigrés russes de mon enfance, médecins, professeurs, ingénieurs, je les avais vus repasser leurs examens à l'âge mûr pour reconquérir le droit d'exercer un métier depuis longtemps acquis. Comme les leçons de l'Histoire ne peuvent servir que de divertissement ou de sujet de conversation - je décidai de devenir un témoin - partisan bien sûr des changements de la géographie humaine, de la migration des peuples et de la transformation des mentalités.

Tout au long de ces années-là, j'ai vécu en ethnologue. Dans mon propre pays je participais de milieux mêlés, mais dont chacun était comme biseauté, taillé par ce qu'impliquait l'attitude publique d'individus qui pouvaient occuper des postes publics mais demeuraient des minoritaires. Aujourd'hui je comprends que pour garder l'équilibre il y fallait une grande solidarité, beaucoup d'humour et la certitude de « vivre en avant de soi » comme disait la communarde anarchiste Louise Michel.

Mon choix, c'était pour moi la pente de la facilité. Ça me délivrait d'errer, de train en jeep ou parfois dans des avions de guerre affectés au transport des troupes, sans confort ni sécurité, de passer de camp de presse organisé en villa réquisitionnée, de faire équipe avec des confrères de nationalités différentes. Essayer de m'y retrouver dans les accents en anglais... je n'en comprenais pas la moitié, que ce soit « l'oxcambridgian » où prononcer toutes les syllabes semblait de mauvais ton et qui semblait toujours une confidence chuchotée à l'article de la mort, ou les intonations américaines, autant d'apprentissages des innombrables langues nichées sous l'étiquette « anglais ». Ça me délivrait à la fois de ce Clermont-Ferrand que je venais de quitter, des amitiés exigeantes, de mes sentiments profonds qui flottaient, de responsabilités auxquelles je n'avais pas la force de faire face.

Contempler les déserts de briques calcinées, de pierres dispersées, rencontrer des lambeaux de familles détruites, des démobilisés sans métier, des cadres du Parti sans formation me facilitait, dans le déséquilibre général de l'Europe, de supporter cette douleur dont je ne parlais jamais à personne : l'assassinat de mon père.

Nous ne cessions - moi comme les autres - de prêcher « l'esprit de parti » mais le tumulte des pays et l'ébranlement des esprits renforçait mon anarchie naturelle. Et bien plus encore ma paresse - ce désarroi que je classais dans les « questions personnelles » - celles dont, au Parti comme dans les communautés religieuses, on ne parle pas, me poussait aussi à multiplier les aventures avec des hommes. Dans l'adolescence je me promettais de vivre « comme les garçons » sans préciser, sans détailler. A présent je menais ce qu'un homme aurait nommé « une période très libre de ma vie » ou « des mois de papillonnage », mais à ce sujet je ne me disais rien. J'étais, durant ces mois, pour mes passades, au gré des camps de presse - ou des pays traversés. Mais je ne me disais rien. Parfois tout de même une phrase étrange me traversait : « Je me venge de la vie, tant pis pour elle ». Je ne m'arrêtais pas pour savoir ce que ces mots signifiaient en moi.

A présent je dirais que mon expérience limitée des hommes, en s'étendant sans grand choix, m'a laissé, pour la suite, paradoxalement, une exigence accrue envers les sentiments, et le dédain

indigent, supérieur, du libertinage... qui pourtant, intellectuellement, m'avait paru une forme de la liberté. L'exercer ne devait pas correspondre à mon désir réel.

Cette Europe en ruines pleine de haine, de deuils, de rancœurs, j'étais incapable d'écrire longuement sur elle, de construire un sujet. Mes expériences en Allemagne - très proches d'«Allemagne année zéro», livre d'Edgar Morin, film de Rossellini, je les éparpillais en articulets. Le Journal m'en reste qui à présent va me servir.

J'entrepris un roman, « A Berlin les rues sont rouges », que j'ai laissé en plan. D'ailleurs j'avais pendant l'Occupation écrit un roman, « Les termites » (les clandestins) qu'on avait accepté chez Gallimard... Mais comme entretemps j'étais devenue communiste, je l'ai, à la Libération - il était destiné à être publié « quand nous aurons cessé d'être des termites » m'avait dit Paulhan - à ce moment précisément, je l'ai repris et, dans un mouvement cornélien, j'ai brûlé ce manuscrit dont je n'avais pas de copie. Je me référais aussi à « La Défense de l'Infini ».

1

